

REPRISE

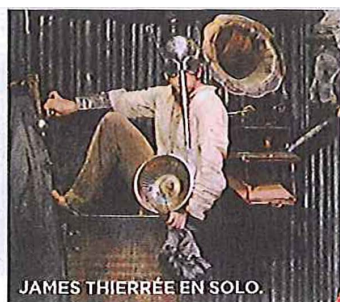
RAOUL
CIRQUE
JAMES THIERRÉE

Après deux ans de tournée dans l'Hexagone et au-delà des mers, James Thierrée revient au Théâtre de la Ville pour y donner les dernières représentations de *Raoul*, spectacle solo subtil et mélancolique. Dans cette œuvre, le personnage biface - campé par l'acrobate-poète plus facétieux que jamais - dialogue avec un autre lui-même, tantôt aventurier perdu dans un paysage de steppes, tantôt ermite en sa cabane truffée d'objets étrangement vivants...

Dans le cadre d'une programmation « enfance et jeunesse » initiée en début de saison, le théâtre propose en parallèle d'autres spectacles. Tel *The Cat in the hat*. La Britannique Katie Mitchell y conte les aventures d'un frère et d'une sœur aux prises avec un chat et un poisson qui veulent leur apprendre à vivre. Et, surtout, la reprise de *Bouli année zéro*, où le petit héros inventé par le sensible Fabrice Melquiot s'interroge (in utero !) sur ce qui l'attend. Bons prétextes pour quitter la sphère prenante du sapin de Noël !

EMMANUELLE BOUCHEZ

Raoul, du 28 déc. au 10 janv., Théâtre de la Ville, Paris 4^e | *The Cat in the hat*, jusqu'au 30 déc., Théâtre des Abbesses, Paris 18^e | *Bouli année zéro*, mise en scène E. Demarcy-Mota, du 5 au 8 janv., Centquatre, Paris 19^e. Tél. : 01-42-74-22-77.



JAMES THIERRÉE EN SOLO.

LA CHRONIQUE DE FABIENNE PASCAUD

N'est pas Marivaux qui veut

QUADRILLE
COMÉDIE
SACHA GUITRY

FAIM
MONOLOGUE
KNUT HAMSUN



XAVIER GALLAIS, UN JOURNALISTE SANS LE SOU ET RONGÉ D'EXIGENCE.

Certes, on conçoit qu'il faille trouver un spectacle festif pour la fin d'année. De ceux qui remplissent les soirs de réveillon (où l'on paie tarif double dans les théâtres privés) et permettent aux caisses des belles salles parisiennes de se remplumer après une saison difficile. Mais même si Johnny Hallyday y a fait de médiocres résultats dans la pièce de Tennessee Williams, fallait-il que Bernard Murat, l'habile patron du Théâtre Edouard-VII, signe ce *Quadrille* monté à la va-vite, dirigé de même, où il se contente avec opportunisme d'un savoir-faire acquis dans de précédentes mises en scène du vénérable Sacha Guitry, *Le Mari, la Femme et l'Amant* (1997), *Le Nouveau Testament* (1999), *La Jalousie* (2001) ou autre *Mon père avait raison* (2007) ?

Dans des décors convenus qui feraient regretter ceux de Roger Harth - d'antédiluvienne mémoire télévisuelle d'*Au théâtre ce soir* - le jeu stéréotypé des acteurs, les situations aux effets appuyés font ressentir toutes les faiblesses d'un texte bourré d'artifices, loin d'être le meilleur du diable boiteux. Qu'il y fasse comme d'habitude référence à sa vie privée et à l'amertume qu'elle lui procure vis-à-vis de ses épouses et maîtresses importe peu à l'heure de l'autofiction généralisée, on se fiche des déboires sentimentaux d'un dramaturge qui, s'il inaugure le genre, y répète à satiété ses répliques misogynes sur

l'infidélité, la frivolité, l'irresponsabilité ou la rouerie des femmes. Ainsi assiste-t-on dans *Quadrille* (1937) à un ballet sentimental où s'échangent sur des coups de foudre maîtresses et amants ; où la meilleure amie journaliste (Florence Pernel) de l'héroïne comédienne (Pascale Arbillot) est évidemment une cynique traîtresse, et le concubin en titre de ladite héroïne - patron de presse, et double apparent de Guitry (François Berléand) -, un mélancolique impuissant.

Mais n'est pas Marivaux qui veut, et les jeux de l'amour et du hasard de ces quatre bobos d'avant-guerre restent trop caricaturaux pour susciter autre chose que le maigre plaisir de quelques pétillants et misanthropes bons mots. Surtout quand ils sont portés par des comédiens qui n'ont guère cherché à les approfondir : Pascale Arbillot crie sans grâce (fait-elle exprès de jouer si faux ?), François Berléand (s'en rend-il compte ?) imite jusqu'aux gestes et intonations son habituel (mais plus talentueux) partenaire Arditi. Bien sûr, le public s'amuse. Mais est-ce une raison pour lui servir ce spectacle mécanique et bâclé ?

On abandonne sans regret aucun ce Paris mondain pour écouter une adaptation bouleversante de la *Faim* du Norvégien Knut Hamsun (1859-1952), lue d'abord, puis peu à peu incarnée jusqu'à la désincarnation même, par le brûlant Xavier Gallais. On savait ce comédien rompu aux parcours quasi mystiques - du *Roberto Zucco* de Bernard-Marie Koltès au fou d'*Ordet*, de Kaj Munk -, aux cheminements extrêmes. Mais il apporte au personnage-frère du romancier Prix Nobel (1920) une puissance tragique, mêlée d'ironie, d'humilité et d'orgueil d'une absolue émotion. On suit avec lui les pérégrinations d'un journaliste - encore un ! - mais cette fois sans le sou, affamé, rongé d'exigence. Aucun décor. Juste le rideau métallique du théâtre devant lequel joue Gallais ; juste un vieux col de fourrure sur le costume noir de ce dernier pour signifier l'époque et le froid des rues de Christiania. Et ce sapin de Noël sur la gauche du plateau, et cette grosse machine à café moderne à droite : autant de fête, de luxe interdits à ce vagabond à bout de désespoir, de solitude et d'abandon.

Le texte de 1890 est tissé de matières sonores, de sensations physiques, de rythmes ; on y éprouve les affres d'un corps affamé, les désespoirs et délires où ils conduisent, l'espèce d'ivresse aussi. Xavier Gallais nous accompagne dans des labyrinthes où beaucoup trop d'hommes aujourd'hui vivent. On les retrouvera dans la rue, à peine terminé le spectacle. On ne les regardera plus de même.

Quadrille, mise en scène Bernard Murat, Théâtre Edouard-VII, Paris 9^e. Tél. : 01-47-42-59-92 | *Faim*, mise en scène Arthur Nauzyciel, Théâtre de la Madeleine, Paris 8^e. Tél. : 01-42-65-06-28.